

The background of the entire page is a blue-toned photograph of a battlefield with smoke and debris. Overlaid on this are black silhouettes of soldiers. One soldier in the upper left is running while holding a large flag aloft. In the lower left, another soldier is silhouetted, holding a large horn or trumpet. To the far left, the silhouette of a third soldier is partially visible, holding a rifle. The title text is centered over the middle of the image.

LE PARCOURS DU COMBATTANT

 Inhérence

LA COMPAGNIE INHÉRENCE



Photo by Florence Delahaye

Née sous l'impulsion de Jean-Charles Gaume, en 2009, pour donner forme à ses créations et en particulier son premier spectacle « Le Parcours du Combattant », la compagnie Inhérence entend réunir autour de ses projets des artistes de tous horizons qui s'y sentent liés de manière intime et nécessaire. Elle ne se cantonne pas à une seule orientation prédéterminée mais tente de développer une réflexion et une esthétique originales et pluridisciplinaires dans le domaine du spectacle vivant.

Elle se fait un devoir de chercher, re-chercher, trouver et chercher encore.

Une question d'équilibre...





Photo: Florence Delahaye

Engagez-vous!

Le "Parcours du Combattant" propose une forme frontale d'une heure pour un fildeferiste, un pianiste et un violoncelliste, dans l'esprit d'un ciné-concert.

Un Don Quichotte contemporain endosse l'uniforme d'un soldat pour partir au front. Il erre en quête d'une mission à accomplir dans un champ de bataille désert, monde écran et silencieux où la musique constitue l'unique discours. Rien à défendre ni à affronter si ce n'est des fils, un vide, une tranchée, une béance. La lutte devient alors celle d'un corps aux prises avec le déséquilibre. Il ne lui reste que son obsession, prendre de la hauteur et y rester.

Ce soldat anonyme n'en reste pas moins un homme dont la fragilité exacerbée par le fil nous révèle son intériorité. Au gré de missions absurdes, son parcours engage une réflexion sur les mythologies du héros et du masculin débarrassé de ses oripeaux.



ORIGINES DU PROJET

L'histoire de ce projet est intimement liée à la géographie particulière dans laquelle il a éclos.

Jean Charles a passé toute son enfance et son adolescence dans le Grand Est de la France (Franche Comté, Alsace, Lorraine).

Ses trois ans passés au CNAC lui auront permis de s'imprégner de la Champagne Ardenne. Il a traversé maintes fois ces paysages marqués par la Première Guerre Mondiale où les lieux de mémoire forment son esthétique et sa réflexion.

C'est à Châlons-en-Champagne et dans la campagne avoisnante que se trouve le point de départ de sa création.

Jean Charles a été profondément marqué par l'horizontalité de ce paysage dans lequel son art du fil trouve nombre de connotations similaires.

Il en vient ainsi à rechercher l'expression humaine et active d'une forme de transcendance qui lui semble la seule issue possible.

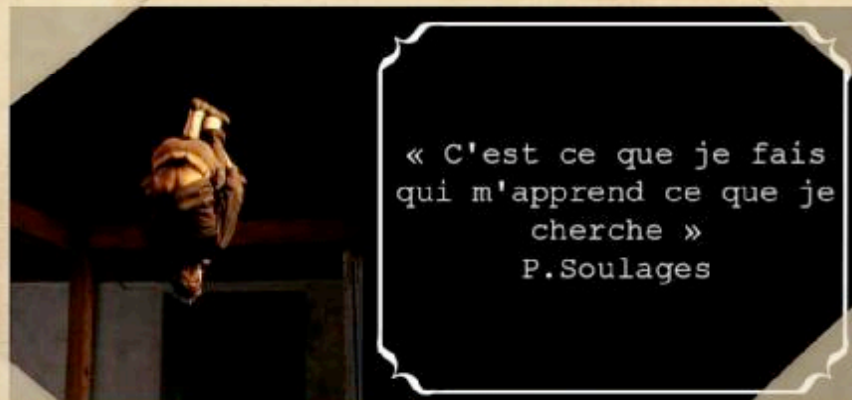
L'originalité de sa vision du fil s'est donc développée dans ce contexte particulier, dans ces plaines chargées d'histoires, où le paysage ne saurait être synonyme de platitude.

Il a donc creusé...

Il a pensé le fil comme barbelé, ligne d'horizon, frontières, écho contemporain du théménos des Grecs qui, parce qu'il est seuil, permet de penser sa transgression.

L'accumulation des images d'archives, des témoignages, des paroles de soldat et de ses études d'Histoire lui ont permis de construire alors son rapport intime avec cette guerre, dépassant la seule analyse historique.

Ainsi en-est-il venu à aborder le fil et sa symbolique tout autrement.



LE FIL COMME LANGAGE ET PRINCIPE DE CRÉATION

Jean-Charles fonde son travail de création sur sa pratique de l'équilibre. Il aime ainsi produire des contrastes, mettre en présence les forces qui s'opposent, trouver dans le dépassement des stéréotypes, une nouvelle forme d'expression. Parce que son art est aussi puissant que fragile, les images qu'il propose sont toujours soutenues par une qualité de présence aiguë et explorent les questions incessantes et fécondes de la permanence de l'humain à travers une incarnation scénique.

De la même manière que le geste circassien est absurde en soi du fait de son caractère gratuit et vain, le travail de la compagnie explore les formes contemporaines de l'absurde, question sans cesse renouvelée depuis sa formalisation pendant la Seconde Guerre Mondiale.

Ne perdant pas de vue ses origines philosophiques, la question trouve dans l'art circassien des développements particulièrement expressifs. Par exemple, parce qu'elle est substantielle au fil, la problématique de la chute camusienne s'en trouve explorée d'un point de vue original.

Elle constitue un élément dramaturgique en soi et un ressort du tragique. De cette manière, la compagnie ne détourne pas le regard des abîmes obscurs et repoussants de l'histoire récente, elle invite le spectateur à « regarder les hommes tomber » et à aiguïser sa conscience critique.

Si le travail de Jean Charles part toujours de sa pratique du fil, son champ d'expression ne se limite pas pour autant aux seules disciplines du cirque : Aucune forme d'expression ne saurait s'envisager seule. Ainsi Le Parcours du Combattant associe-t-il les techniques du fil, de la vidéo et des compositions musicales originales jouées en direct.

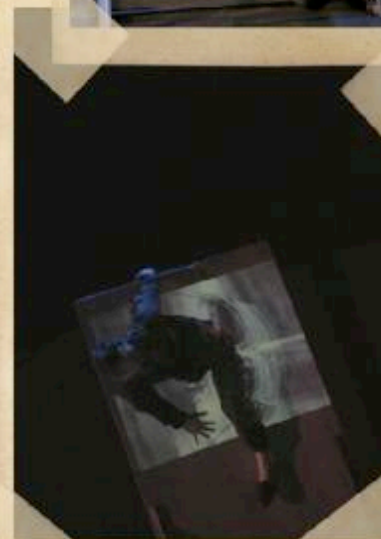


« Dans ce sens, l'invention de ce que l'on peut considérer comme un nouvel agrès de cirque donne au spectacle une force accrue.

Il est sobrement constitué d'une planche verticale, dressée sur sa largeur, avec un cercle percé dans son tiers supérieur, sur laquelle le personnage évolue en circonvolutions, en équilibres et appuis et où l'artiste apparaît, en jouant avec le cercle, de manière tronquée. Il s'agit donc de comprendre ce nouvel objet scénique très porteur d'images fortes et d'émotions, non comme un complément accessoire, mais bien davantage comme un agrès à part entière.

En évoluant sur la tranche, en rotations ou figures pendulaires, oscillantes, Jean-Charles Gaume dessine un nouvel espace artistique. Il donne à l'idée du corps tronqué ou masqué une tension plus émotive, plus dramatique. Lui qui incarne jusqu'à l'obsession l'homme suspendu au dessus du vide et qui regarde vers le haut pour ne pas tomber, choisit de remplacer le vide sous le fil par cet espace plein, ce plein du bois, où le trou circulaire permet à chacun, lui comme les autres, les spectateurs comme lui, d'y placer son propre visage.

La planche donne donc à voir l'espace d'une manière singulière, presque magique et bien mieux qu'un numéro d'illusionniste, elle donne surtout au spectateur l'occasion de regarder ce corps qui évolue malgré cette planche pleine qui le contraint, terriblement, comme rarement on peut l'être : dans l'étrangeté de silhouettes nouvelles, incomplètes, amputées, selon un point de vue parfois perturbant, toujours nouveau, toujours profond. Que reste-t-il de l'homme sans son visage, sans ses mains, sans une jambe ? Que disent ces mutilations fugaces et enchaînées avec grâce, ces images dérangeantes car jamais vues, de nos corps soudain vus par métonymie ? On songe aux gueules cassées de la grande guerre, aux mutilés de tous ordres, mais en allant plus loin, à la singulière question de l'identité. Car voilà que ce que nous nommons l'individu, c'est-à-dire ce qui ne peut être divisé, se retrouve éparpillé, occulté, déconstruit, somme de membres et de silhouettes, puzzle humain, homme en décomposition, en fragments qui en cohortes donnent au spectateur l'espoir de le revoir entier.



Ainsi, Jean-Charles Gaume construit une image universelle de la fragilité, de cet homme qui ne sait se tenir debout que momentanément, les genoux tremblants, la sueur au front, qui s'étourdit aux fêtes foraines et dans les baraques d'illusionnistes de foire où l'on découpe pour de rire les femmes en morceaux, où l'on tape dans les punching-balls, où l'on tire sur des pipes et des ballons de couleur pour affirmer une virilité et une force mises en scènes alors qu'au loin la guerre gronde et que la tranchée n'a jamais aussi bien mérité son nom, et que tirer devient arrêt de mort, que se tenir debout est signe d'assaut, de mort de soi ou de l'autre soi en face, que frapper est condition de survie momentanée.

Les images projetées sur la planche et qui se superposent sur le corps de l'artiste en même temps que sur la planche, ressuscitent ce temps d'insouciance et de peurs fabriquées et qui font sourire pour leur rendre leur force tragique et leur caractère ironique.

Il y a bien tragédie car jamais l'homme ne fera autre chose que de se demander ce qu'il y a au-delà de ce mur qui s'appelle l'incertitude et au pied duquel il se trouve et que la planche illustre remarquablement. Et les minces ouvertures qu'il y croit trouver, les failles qu'il croit percevoir parfois ne font que tronquer son présent pour lui préférer un avenir aveugle et illusoire, illusoire comme la joie des jeunes gens des fêtes foraines des années 1900-1910 qui allaient quelques mois plus tard plonger dans l'enfer des tranchées.

P.V., regard extérieur.

"L'artiste est un soldat, qui des
rangs d'une armée
Sort, et marche en avant, - ou
chef, - ou déserteur.
Par deux chemins divers il peut
sortir vainqueur.

(...)

Qu'importe le combat, si l'éclair
de l'épée
Peut nous servir dans l'ombre à
voir les combattants?"

Alfred de Musset



LA MUSIQUE

Maintenir la cadence...

Dans ce spectacle principalement muet, la musique constitue la seule parole. Construite dans l'esprit des ciné-concerts, elle est articulée comme un discours et son architecture inspirée du répertoire classique lui assure une force constante. Elle tisse la toile narrative, souligne les intensités dramatiques, propose un parcours émotionnel possible tout en évitant l'illustration.

La composition s'est faite selon trois principes :

D'après des œuvres du répertoire musical écrites pour ce thème. Alexandre a fondé son travail principalement sur deux influences musicales, celle du cirque, bien sûr, et plus généralement celle des films muets des années 30-40, dans la naïveté des harmonies, des mélodies, qu'il a associée à une période de la musique empreinte du climat de guerre, celle des années 1940 et après en Russie, l'œuvre de Prokofiev, ses sonates de guerre, et l'œuvre de Chostakovitch, musique violente et sarcastique, colorée d'humour noir...

Selon l'utilitarisme militaire :

La musique endosse dans ce cas, une fonction bien définie : elle rappelle à l'ordre (clairons, boute-selles), maintient la cadence de ses troupes (fanfare en avant-garde), elle rassemble (hymne, sonnerie aux morts).

L'évocation du champ de bataille :

Il a fallu détourner les instruments (piano et violoncelle) de leur usage habituel afin de créer un véritable paysage sonore.

La musique a donc ce rôle que les musiciens enrichissent par leur présence scénique : ils articulent les séquences, construisent le paysage, détermine littéralement le parcours de ce combattant.



Ils sont les artisans de cet univers, les machinistes de cet espace, les chefs d'orchestre de ce scherzo désespéré. Ils veillent au rythme et à la discipline de notre soldat en toute bienveillance. Ils en sont les garde-fous tout en maintenant avec lui une certaine distance, celle qui revient aux gens d'autorité et d'expérience.

Présente tout au long du spectacle, la musique se fait écho de la cadence du monde, que jamais nous ne parvenons à rattraper. Elle est donc source du tragique, mais aussi du comique lorsqu'elle pousse le personnage à la précipitation.



LE 16/9

Il s'agit d'un univers horizontal qui en appelle à une transcendance d'un autre genre. Les fils constituent le seul relief de cette géographie. Le relief est ici négatif et se situe dans la tranchée figurée par les 2 fils parallèles. Le personnage est donc condamné à errer à l'intérieur de ce cadre, contraint par ces fils qui lui donneront toutefois la possibilité de pouvoir s'élever. La Grande Guerre a été la guerre des tranchées, une guerre terrestre, lente et accablante.

Le bleu horizon

Nombres d'images d'archives apparaissent sous une lumière bleutée. Cette couleur a la particularité de teinter d'immatérialité les éléments à laquelle elle s'applique. Couleur de l'irréel et du rêve, elle renvoie à un monde intérieur où les images d'archives deviennent projections mentales du personnage. Ce bleu est aussi le bleu horizon des uniformes des soldats français à partir de 1916. Étaient-ils sensés se confondre au bleu du ciel ?

Le noir et blanc

À l'origine, le choix du noir et blanc relevait d'une référence à l'absence de couleur des films muets burlesques à l'honneur dans les ciné-concerts dont nous voulions retrouver l'esprit. C'est en s'intéressant à l'expressionnisme allemand puis au travail de Pierre Soulages que nous avons pu exprimer les fondements de notre esthétique : plonger dans l'obscurité de la guerre pour mieux révéler l'éclat sombre du drapeau blanc.





Jean Charles Gaume, auteur, fildeférististe

Nous n'allons jamais aussi loin que lorsque nous ne savons pas où nous allons...

Cet aphorisme pourrait résumer mon parcours, celui d'un combattant contre l'immobilité. J'ai trouvé alors le fil où elle n'existe pas, où les convictions s'abandonnent à l'exigence du ici et maintenant. Tout comme sur le fil, il m'a fallu emprunter de nombreux sentiers balisés, m'y perdre pour mieux m'y retrouver. Après des études en Lettres et Sciences Sociales, Histoire, Allemand, l'ENACR et le CNAC, je décide de tirer un trait, non pour y renoncer mais pour m'y confronter davantage, et tenter à la manière d'Osvaldo Cavandoli, de tout raconter à partir de cette ligne.

La pluridisciplinarité a d'abord été une source d'épanouissement personnel notamment à travers la pédagogie de Lân N'Guyen à l'École de Loisirs et de la Créativité Yole (nouvellement Passe Muraille). La richesse du cirque tient en partie à la multiplicité de ses disciplines qui permet à chacun d'y trouver sa place.

Si la formation dispensée par les écoles supérieures de cirque vise l'excellence dans la spécialisation de leurs étudiants, le CNAC m'a donné la chance de pouvoir changer de discipline au cours de mon cursus. Cette faveur m'a alors permis de me construire au travers de plusieurs agrès. De l'équilibre au sol (sous les conseils de Claude Victoria), je me tourne donc vers le main-à-main en entrant au CNAC, avant de choisir le fil de fer. Ma pratique est donc pluridisciplinaire tout restant centrée sur la question de l'équilibre sous toutes ses formes.

Aujourd'hui, cette approche pluridisciplinaire se révèle d'une richesse créative importante, elle nourrit ma recherche sur le fil, et me permet de penser d'autres objets comme la planche et le socle qui sont développés dans ce spectacle. J'applique cette même ouverture dans mon dialogue avec les autres arts tels que le théâtre, la danse et la musique qui, si l'on évite l'écueil du métissage stérile et de l'accolement creux, partagent entre eux et avec le cirque des principes fondamentaux. Mon ouverture aux arts frères s'est enrichie d'un intérêt toujours renouvelé pour l'anthropologie théâtrale d'Eugenio Barba où j'ai perçu le fil comme une situation d'équilibre précaire permettant un « état de présence pré-expressif ». Cette instabilité révèle une multiplicité de mouvements réflexes qui régissent notre station debout au quotidien, et qui décuplent les forces en présence à l'intérieur du corps. Selon lui, nous pouvons la retrouver dans la plupart des champs de la représentation : Il s'agit de ce que nous appelons communément « la présence » de l'acteur. Le fil ne fait donc pas ici acte de présence mais donne de la présence à l'acte.

Il s'agissait ensuite de trouver un univers qui ne cesserait jamais de dialoguer avec le fil. Ainsi ai-je choisi pour le "Parcours du Combattant" l'univers du soldat, avec tout ce qu'il mobilise comme références : la marche au pas, le garde-à-vous, l'engagement physique, la discipline, la victoire, l'absurdité du geste, l'aplomb, que le fil évoque à sa manière.

Le cirque est un moyen d'incarner les choses, le théâtre en donne le sens, la musique le discours, la danse les lie.





Inhérence

h g[®]

www.estudiohug.com